

CINÉMA 4
MINUSCULES 2
 Thomas Szabo &
 Hélène Giraud racontent

GUIDE URBAIN 14
DIGGERS
 Pépites...
 de chocolat !

PORTRAIT 15
BAPTISTE GUITON
 Collectif et contemporain

LE PETIT BULLETIN

À la limite du chaos



À LA UNE MOI DE LA DANSE AUX SUBSISTANCES

ÉDITO

PAR SÉBASTIEN BROQUET

Tiens, ça a bougé. Jeudi dernier, les téléphones se sont affolés et enfin, il a été acté que le duo Angélique Clairand et Éric Massé prendraient la succession de Gwenaël Morin à la tête du Théâtre du Point du Jour. C'était le choix initial, faisant suite à l'audition des six finalistes

sélectionnés. Tout ça pour ça... Le retour de Gérard Collomb, qui a désiré reprendre la main sur ce dossier, et l'offensive de Claudia Stavisky n'auront finalement servi à rien et n'auront que retardé la prise de décision ; la Drac et la Ville de Lyon en sont revenues à la logique, nommer ceux qui ont convaincu lors des auditions et

qui vont devoir maintenant cravacher pour préparer la saison prochaine. Tous deux dirigent la Compagnie des Lumas basée à Saint-Étienne ; ils sont nommés pour trois ans, avec possibilité de renouvellement une seule fois. Première prise de parole des protagonistes ce jeudi : on en reparle.

www.petit-bulletin.fr/lyon



<p>THÉÂTRE NOUVELLE GÉNÉRATION - CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL - LYON WWW.TNG-LYON.FR</p>	<p>2 FOIS TOI</p>	<p>POUR TOUS DÈS 9 ET 12 ANS</p>
	<p>JEAN-PAUL DELORE - LZD</p>	
	<p>DU 7 AU 9 FÉVRIER 2019</p>	<p>AU TNG - VAISE</p>
	<p>04 72 53 15 15 - WWW.TNG-LYON.FR</p>	

SMAC

LES MUSIQUES ACTUELLES VOIENT TRIPLE

En décembre dernier, trois salles de l'agglomération lyonnaise, L'Épicerie Moderne, le Périscope et le Marché Gare ont obtenu de la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) le statut de SMAC (Scène de Musiques Actuelles), une première dans le Rhône – et une bonne nouvelle – qui s'inscrit dans la suite logique de la S2M, projet collectif de préfiguration lancé il y a quatre ans.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

« C'est un peu notre cadeau de Noël », s'enthousiasme François Jolivet, directeur de l'Épicerie Moderne de Feyzin, au sujet d'une décision qui a été annoncée à la veille du 25 décembre. Celle de la labellisation SMAC de trois salles de l'agglomération par la DRAC : l'Épicerie Moderne donc, mais aussi à Lyon le Marché Gare et le Périscope. Cela fait donc trois SMAC d'un coup dans un département, le Rhône, qui n'en comptait jusque-là aucune. La fin d'une anomalie en quelque sorte que Benjamin Petit, administrateur et programmateur du Marché Gare, tempère néanmoins : « le modèle originel du dispositif était surtout dédié à des territoires bénéficiant de très peu d'offre culturelle. On ne s'est intéressé aux grandes villes que dans un second temps, ce modèle ne pouvant alors pas correspondre à un territoire comme Lyon. » « La particularité d'un département comme le Rhône, c'est la diversité des acteurs et il n'y a pas trop de trois SMAC pour tenter de répondre par leur singularité et leur complémentarité aux attentes et au besoin du secteur. On n'oublie d'ailleurs pas le rôle que vont jouer tous les autres. » complète François Jolivet.

DES LABELLISATIONS INDIVIDUELLES...

Les trois responsables des salles labellisées de saluer ainsi la finesse de la réflexion de la DRAC au moment de cette attribution. « Ils ont su tenir compte des spécificités de chacun », avance Pierre Dugelay, directeur du Périscope. Mais la décision vient aussi en quelque sorte valider, et c'est là « toute sa saveur » pour François Jolivet, le travail soutenu par la DRAC de préfiguration de la S2M, un dispositif de coopération



Et un peu flou dans le noir, aussi

datant de 2015, entre les trois salles labellisées et Bizarre! à Vénissieux – qui n'a pas obtenu cette validation – sur la base d'un projet de SMAC partagée comme il en existe sur certains territoires. En 2017, « les textes ont changé, précise Benjamin Petit, avec l'exigence qu'un label ne puisse désormais être attribué qu'à une seule structure juridique et autonome et l'abrogation du principe de préfiguration. » Chacun a donc dû candidater individuellement, mais la période de préfiguration a sans aucun doute aidé à mettre les trois salles sur les rails de la labellisation. Ce qui implique que dans les faits, si le label, valable pour quatre ans, renouvelable et contrôlé par des comités de pilotage, vient sanctionner la dimension d'intérêt général de ces projets et leur implication sur leur territoire, cela ne changera pas grand chose au fonctionnement des salles. Salles qui, en plus, touchaient déjà dans le cadre de la préfiguration les subventions attribuées aux salles labellisées SMAC (100 000€ par an chacune, subvention plancher du label).

...QUI FAVORISENT LA COMPLÉMENTARITÉ

« Ce sont des projets rodés en effet, ça ne va pas révolutionner notre façon de travailler, reconnaît François Jolivet, mais nous permettre de réfléchir à la manière dont on va évoluer. Après, il ne faut surtout pas voir cela comme une remise en cause de ceux qui n'ont pas été labellisés ou, pour nous, comme une médaille. » « C'est dans la ligne de quatre ans de travail qui ont servi à mettre à plat un projet, c'est un point d'étape qui valide cette période d'incubation » abonde Pierre Dugelay. « Notre contenu est déjà raccord avec le cahiers des charges et la labellisation grave dans le marbre nos obligations en matière de développement des musiques actuelles, précise Benjamin Petit, ce qui change, c'est l'officialisation d'un statut à caractère performatif : on devient un acteur reconnu par l'action publique comme menant un projet d'intérêt public. Notre rapport aux collectivités dans l'application des politiques culturelles va changer. » « En termes institutionnels, ajoute Pierre Dugelay, on se retrouve en effet au même niveau que les grandes institutions, les théâtres subventionnés, l'Opéra, nous sommes reconnus comme des interlocuteurs officiels. » Quant aux subventions, elles poussent davantage, selon les acteurs à des dispositions d'intérêt public que d'intérêt propre et favorisent la complémentarité des lieux. Car l'Épicerie Moderne, le Périscope et le Marché Gare entendent bien, sans renier leur identité mais au contraire en l'exploitant, continuer de renforcer cette complémentarité et travailler la main dans la main. En poursuivant une action entamée avec la S2M qui repose, comme le dit Benjamin Petit, « sur le désir et une volonté de faire ensemble ».

LE PETIT BULLETIN

Édition de Lyon
SARL de presse au capital de 131106,14€
RCS LYON 413611500
16 rue du Gare - BP 1130
69203 Lyon cedex 01
Tél.: 04 72 00 10 20 | Fax: 04 72 00 08 60
www.petit-bulletin.fr/lyon
TIRAGE MOYEN 45 000 exemplaires
IMPRESSION Rotimpress
RETROUVEZ-NOUS SUR



fb.com/petitbulletinlyon
twitter.com/petitbulletin
youtube.com/lepetitbulletin
instagram.com/lepetitbulletinlyon

ENVOYEZ-NOUS VOS PROGRAMMES
Par mail à agenda.lyon@petit-bulletin.fr, courrier ou formulaire en ligne (conditions de publication sur www.petit-bulletin.fr/lyon)

Pour joindre votre correspondant : composez le 04 72 00 10 + (numéro)
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Marc Renau (20)
RÉDACTEUR EN CHEF
Sébastien Broquet (26)

RÉDACTION
Jean-Emmanuel Denave, Stéphane Duchêne, Lisa Dumoulin, Nadja Pobel, Vincent Raymond

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
Cyrille Bonin, Aurélien Martinez

DIRECTEUR COMMERCIAL
Christian Jeulin (24)

COMMERCIAUX
Nicolas Claron (22), Nicolas Héberlé (21), Joanna Homsi (20), Benjamin Warneck (29)

RESPONSABLE AGENDA
Sarah Fouassier (27)

VERIFICATION AGENDA
Maïté Revy

MAQUETTISTE & CONCEPTION
Morgan Castillo

INFOGRAPHIE PUB & MOTION DESIGN
François Leconte

PHOTOGRAPHIE
Sarah Fouassier

WEBMASTER
Gary Ka

DÉVELOPPEMENT WEB
Frédéric Gechter

COMMUNITY MANAGER
Lisa Dumoulin

PÔLE VIDEO
Julien Dottor, Ophélie Dugué

COMPÉTIBILITÉ
Ossila Toujouel (20)

DIFFUSION
Cyril Vieira Da Silva (25)

Vous souhaitez distribuer
Le Petit Bulletin, contactez-nous
à cvieiradasilva@diffusionactive.com

UNE PUBLICATION DU
GROUPE

UNAGI
MÉDIAS / SERVICES / ÉVÉNEMENTS

DIFFUSIONACTIVE.com

ÉVÉNEMENTS FNAC

FNAC LYON

DJAZIA SATOUR
MINI-CONCERT DÉDICACE
SAMEDI 2 FÉVRIER À 15H
LYON BELLECOUR

SISSY MUA
DÉDICACE
SAMEDI 9 FÉVRIER À 15H
LYON PART-DIEU

dans la limite des places disponibles

#RDVFNAC

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM/LYON-BELLECOUR

8-10 FÉVRIER 2019 • LYON LA SUCRIÈRE

LES THERMALIES

LE SALON DE L'EAU & DU BIEN-ÊTRE

THALASSO • THERMALISME • SANTÉ • SPA • BALNÉOTHÉRAPIE DESIGN • WELLNESS

INVITATION GRATUITE

POUR 2 PERSONNES AVEC CETTE PAGE

THERMALIES LYON

du vendredi 8 au dimanche 10 février 2019

tous les jours : 10h - 18h

La Sucrière - Lyon

#LesThermalies2020

MOI DE LA DANSE

UNE TRAVERSÉE DU CHAOS

Chorégraphe suisse établi en Belgique, Thomas Hauert travaille depuis vingt ans au bord du chaos et de l'informe. Pièce fragile et libre, pour huit interprètes, *How to proceed* se veut l'écho d'un état du monde contemporain, comme l'explique Thomas Hauert dans cet entretien. La pièce est présentée cette semaine aux Subsistances dans le cadre du festival Moi de la Danse.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Votre nouvelle création *How to proceed* marque les vingt ans de votre compagnie ZOO, et l'idée de collectif y semble importante ?

Thomas Hauert : Oui, quatre danseurs travaillent avec moi depuis vingt ans, les autres depuis une dizaine d'années, et la compagnie a fonctionné pour cette pièce de manière particulièrement forte en collectif de création. Chacun a apporté son regard, sa matière, ses idées... Ici - d'autant plus qu'au moment de cette création je traversais personnellement une phase dépressive et de crise d'inspiration - la cohésion du collectif, la confiance, une forme d'amour ont permis d'aboutir à cette pièce.

« *Le chaos est pour moi un endroit intéressant, davantage qu'un art qui tenterait de donner aux choses une forme simplifiée et artificielle* »



Allégorie de la rencontre entre le Lego et du petit orteil

THOMAS HAUERT BIO EXPRESS

1967 : Naissance à Schnottwil en Suisse

1989 : Formation contemporaine à l'académie de Rotterdam

1991 : Installation en Belgique, danseur pour la compagnie Rosas d'Anne Teresa De Keersmaeker

1997 : Première création et fondation à Bruxelles de la compagnie ZOO/Thomas Hauert

Depuis 1998 : Création d'une vingtaine de spectacles

2005 : Prix suisse de danse et de chorégraphie pour *Modify*

2010 : Film *La Valse*, réalisé par Thierry De Mey

2018 : Présentation à Lyon de *La mesure du désordre*, créée avec le collectif La Bolsa, dans le cadre de la Biennale de la Danse

2019 : *How to proceed* aux Subsistances, pièce créée en 2018 pour le 20^e anniversaire de sa compagnie

Quel est son point de départ ?

C'est une forte inquiétude face à notre époque. Journaux et reportages nous bombardent chaque jour de mauvaises nouvelles sur le climat, les injustices sociales, les guerres... Cela provoque un grand nombre d'émotions concrètes de l'ordre du sentiment d'impuissance, de la frustration, de la colère... Ces émotions hétérogènes constituent la base de la pièce et elles sont aussi le moteur de son mouvement.

Concrètement, pour la scénographie, nous sommes parties de bandes de tissus avec lesquelles nous tentons de transformer et de

reconfigurer l'espace scénique, ou bien de nous constituer des costumes, des liens entre nous...

Dans *How to proceed*, il est question de processus, de montrer un cheminement plus qu'un résultat final ?

Oui, c'est une sorte de traversée, de voyage, accompagné de la musique originale du compositeur italien Mauro Lanza (qui revisite aussi bien Bach que les Beatles). C'est un voyage à travers une scénographie et une diversité d'émotions ambivalentes, avec beaucoup d'images et de métaphores possibles, parfois contradictoires. Cette pièce traverse aussi des formes différentes de spec-

tales : la performance, l'adresse au public, le retour derrière le quatrième mur, des moments de danse abstraite pure, l'incarnation de personnages ou au contraire l'expression directe de nous-mêmes. Il n'y a pas de concept qui réunit le tout, ni une esthétique uniforme. Les spectateurs doivent ainsi continuellement changer de lunettes au cours du spectacle.

Comme dans d'autres pièces, vous frôlez donc avec le chaos ?

Ici, c'est plutôt le monde lui-même qui est à la limite du chaos. Mais en effet, le chaos est pour moi un "endroit" intéressant, davantage qu'un art qui tenterait de donner

aux choses une forme simplifiée et artificielle, sensée et rassurante. Nous essayons de proposer une vision plurielle, de chercher du sens plutôt que de donner des solutions. L'ordre qui peut apparaître parfois se dissout aussitôt après, dans une continuelle fluctuation. Il s'agirait selon moi de pouvoir accepter la complexité, la mixité, le pluralisme, à rebours du désir humain de trouver une clef unique pour résoudre ses problèmes.

Cela rejoint peut-être votre utilisation fréquente de l'improvisation ?

Dans *How to proceed*, il y a effectivement des parties improvisées. Mais nous nous sommes donnés une

grille d'ensemble avec des règles du jeu, des paramètres, des rendez-vous fixes. À l'intérieur de cette grille, chacun garde beaucoup de liberté, chacun est responsable de son propre matériel, invente son parcours dans la pièce, l'adapte en fonction des autres... Cela crée une tension, et aussi une attention des uns aux autres, une présence particulière des danseurs qui donne une force à cette pièce. J'insiste encore sur cette force du collectif capable de s'organiser de manière intuitive.

▼ **THOMAS HAUERT, HOW TO PROCEED**

Aux Subsistances
Du 29 au 31 janvier

DANSE

LE MOI ET SON DOUBLE

Débuté la semaine passée, le festival Moi de la Danse se poursuit aux Subsistances avec les spectacles de Thomas Hauert (décrypté ci-dessus) et de Jan Fabre, puis avec le nouveau solo prometteur de Mark Tompkins, *Stayin Alive*.

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Chorégraphes reconnus, le Flamand Jan Fabre et l'Américain Mark Tompkins (qui vit en France) partagent sans doute peu de choses artistiquement, si ce n'est un certain goût pour la théâtralité et la transgression des codes esthétiques. Ils présenteront tous deux un solo sous forme de dialogue entre un "moi" et son double. *Attends, attends, attends...* de Jan Fabre suit notamment le fil d'un échange imaginaire entre un fils et son père, dans une traversée des générations, de temporalités différentes et... de la mort. De la mort et du vieillissement, il sera question aussi dans *Stayin Alive* de Mark Tompkins, dialogue métaphysique et ironique avec lui-même.

RESTER VIVANT, RESTER DEBOUT

Découvert aux Subsistances il y a plusieurs années avec *Animal* ou *Song and dance*, Mark Tompkins est un chorégraphe atypique, inclassable, travaillant aux confins des musiques disco et pop (dont il compose certains morceaux lui-même), de la danse-



D'où l'expression : "à bras le corps"...

contact de Steve Paxton, de la performance théâtrale, de la littérature expérimentale d'auteurs comme Gertrude Stein notamment. *Stayin Alive*, reprenant le titre d'un tube disco, constitue une nouvelle mise à nu du chorégraphe qui instille tour à tour sur scène le malaise, l'humour, l'âpreté, l'émotion mélancolique...

L'exploration de l'identité y est poussée jusqu'à ses extrêmes limites, Mark Tompkins faisant de sa propre existence la matière brute de sa création scénique, et le ressort possible d'une résistance à l'uniformité et au travail inéluctable du temps.

▼ **JAN FABRE, ATTENDS, ATTENDS, ATTENDS...**

Aux Subsistances le dimanche 3 février

▼ **MARK TOMPKINS, STAYIN ALIVE**

Aux Subsistances du mercredi 6 au vendredi 8 février

MINUSCULES 2

« IL Y A UNE LOI INTRINSÈQUE À L'UNIVERS DE MINUSCULES »

Tout, tout, tout, vous saurez tout sur le film qui conjugue entomologie et épopée en saluant Spielberg et Walt Disney. Il se murmure même qu'un troisième volet de *Minuscules* est en préparation. Conversation avec les deux auteurs de la série et des deux films...

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

D'où vient votre passion pour les insectes ?

Thomas Szabo : On habitait à la campagne tous les deux. Tout vient de notre plaisir d'observation, qu'on a voulu faire perdurer.

Le premier volet cinématographique était-il conçu pour être unique, ou l'idée du serial flottait déjà puisque *Minuscules* a commencé par une série ?

TS : Comme un film unique. Évidemment, vu le succès et la mode de faire des suites, de fil en aiguille on nous a demandé d'en faire une ; on l'a faite. Et maintenant que c'est devenu une habitude, on a mis un petit easter egg final de manière à ce que ce soit simple pour une éventuelle suite – pour *Retour vers le futur*, comme ils n'avaient pas prévu de suite et qu'ils avaient une chute géniale, ils se sont arrachés les cheveux pour coller à ce que raconte le personnage à la fin.

Mais dans *Minuscules 2*, l'empreinte humaine est plus forte et les insectes davantage en réaction aux humains.

Comme s'il y avait une réaction de la nature, incarnée par les insectes, à l'action humaine...

TS : C'était une volonté. On s'est dit qu'on allait pousser un peu plus le curseur et que les deux univers s'interpénétreraient plus. L'autre aspect, c'était développer les personnages : ils ont une évolution, ils sont plus caractérisés dans leur personnalité que sur le premier. Mais comme ils ne parlent pas et n'ont quasiment aucune expression, on bute sur le moyen de faire passer les idées. C'est un exercice qui existe depuis le cinéma muet, on est en train d'apprendre les bases.

Comment procédez-vous pour les images en prises de vues réelles ?

Hélène Giraud : On part en repérage avec les story-board sous le bras et on cherche les décors. Un pré-repérage est fait par quelqu'un avec des photos, et après c'est une enquête : on cherche les lieux et on réinterprète le story board et le décor en fonction de ce qu'on ne trouve pas.



Élytres-treuilage

© Futurion Films

Y a-t-il des arthropodes dont les caractéristiques zoologiques réelles vous ont inspiré des gags spécifiques ?

TS : L'araignée sauteuse rousse, et sa danse nuptiale sur sa toile : c'est un truc qu'on voit sur Internet. La coccinelle qui rattrape l'avion, ça rejoint l'idée que les fourmis peuvent porter 500 fois leur poids. Si on allait aussi vite qu'une coccinelle, on pourrait rattraper un Boeing, c'est ce qu'on met dans le film, avec un décalage. En plus, la coccinelle, c'est l'insecte auquel on peut s'identifier le plus facilement : elle a une couleur sympa, elle a

l'air mignonne même quand on la regarde de très près – tandis que les fourmis, c'est assez atroce. La fourmi est travailleuse, la coccinelle est aventurière, les mouches en groupe, c'est des idiots qui ne réfléchissent pas... On retrouve des stéréotypes. On n'invente pas complètement tout : notre vision n'est pas trop réaliste ni très juste du monde. Il y a une licence poétique. **HG :** On se base sur des éléments réels, mais on les adapte pour inventer nos histoires. Cela reste de l'imaginaire (rires).

♦ ENTRETIEN EN INTÉGRALITÉ SUR PETIT-BULLETIN.FR

CRITIQUE

Alors que la famille coccinelle est sur le point d'hiberner, l'enfant terrible de la famille se retrouve expédié en Guadeloupe. Suivant son instinct paternel, l'héroïne de l'opus précédent s'envole à la rescousse de sa progéniture, bénéficiant au passage de l'aide de la fourmi et de l'araignée... Il n'est pas donné à tout le monde de se renouveler en préservant ses fondamentaux. C'est pourtant ce qu'ont accompli Thomas Szabo & Hélène Giraud par deux fois, en tirant un long-métrage de leur série d'animation d'abord, puis en lui offrant cette suite – on devrait d'ailleurs plutôt parler de "continuité darwinienne", étant donné qu'il y a évolution et amélioration techniques. Empruntant la grammaire des documentaires animaliers contemporains qui anthropomorphisent et héroïsent leurs sujets, les cinéastes la décalent d'un cran sur un mode parodico-épique ; un ton hybride (et un contraste) répondant la forme, puisque arthropodes et autres bestiaux conçus en images de synthèse sont, rappelons-le, incorporés dans des décors réalisés en prises de vues réelles. En s'inscrivant ici dans le biotope guadeloupéen, les personnages se confrontent également à l'altérité d'une biocénose visuellement exotique... se révélant en définitive similaire à celle de son Mercantour d'origine : les prédateurs sont aussi voraces, les fourmis sociales, les coccinelles à pois et les humains nuisibles. S'il vise clairement le public familial (comprenez, les enfants tout en intéressant les accompagnateurs adultes), *Minuscule 2*... triche un peu avec sa règle auto-imposée d'être sans parole. Oh, le dialogue "bourdonné" au kazoo n'a rien d'articulé, mais il s'avère, sinon intelligible, très parlant...

♦ HORAIRES ET SALLES EN P.5 À 8

LES ESTIVANTS

« ON EST TOUS PLEIN DE BLESSURES ET DE CHAGRINS »

Autour de leur partenaire et réalisatrice Valeria Bruni Tedeschi, Pierre Arditi et Valeria Golino évoquent leur travail sur *Les Estivants*, et de la manière dont la fiction télescope la réalité (et réciproquement) depuis le mouvement #MeToo...

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

S'agit-il d'autofiction ?

VBT : Le terme ne me convient pas. On m'a parlé "d'autobiographie imaginaire" et j'ai trouvé ça intéressant : ce sont deux mots qui ne vont tellement pas ensemble que leur collision réveille, on ne comprends plus rien. Et j'aime ça. Quand je dirige les acteurs, je les mets dans cette situation : « tu vas vite et lentement ». Tout d'un coup, ça fait une collision mentale qui réveille...

Qu'est-ce que cela fait d'être incorporé dans "l'autobiographie imaginaire" de votre partenaire, à la fois actrice et réalisatrice ?

Pierre Arditi : Resnais disait qu'il y avait deux formes : la petite et la grande. L'acteur est responsable de la petite, le metteur en scène de la grande. Le metteur en scène, c'est elle. Donc je ne peux parler que du petit compartiment qui m'est réservé et qu'elle m'aide à remplir. Pour le reste, c'est elle qui voit ce qui fait partie de sa vie et ce qui s'en échappe.

C'est son autobiographie, pas la mienne. Je suis intégré dans un scénario avec ce que Valeria y met de personnel : une part de fiction et une part inspirée visiblement d'un



Peur de finir sur un banc ?

© Ad Vlam

certain réel qui est le sien. Mon métier est d'incarner cette partie qui m'est réservée, sans me préoccuper de savoir ce que je saurais de son existence à elle.

Lors d'une scène de repas, vous évoquez un traumatisme d'enfance de votre personnage : des attouchements que la mère n'a jamais considéré comme un viol. Cela prend une résonance particulière avec le mouvement #MeToo...

VBT : On est tous plein de blessures et de chagrins... Je n'ai pas été influencée par #MeToo ; c'est tous les étés qu'on en parle, c'est l'un des sujets du 1er août... De très bonne foi, la mère dit que ce n'est pas vraiment un viol, mais seulement un doigt. Vraiment, elle

pense que ce n'est pas si grave... Ce n'était pas de l'indifférence de la part des parents, mais de l'ignorance. Ils ne se rendaient pas compte du désastre que provoque un attouchement chez un enfant. Je ferais une différence entre #MeToo et la pédophilie. Si on me parle de n'importe quel épisode pédophile, je perds immédiatement la tête. #MeToo, c'est autre chose. C'est intéressant, ça a libéré la parole de femmes qui ne font pas du cinéma, dans plein d'autres métiers dans le monde entier. Ça a été historiquement un mouvement très important, mais personnellement – peut-être parce que quand j'étais jeune je n'ai travaillé qu'avec des homosexuels – je ne me sens pas totalement désespérée quand je pense à une actrice qui monte

dans une suite au Ritz. Je me dis si elle veut, elle peut aussi ne pas monter. Je me sens incorrecte quand je dis ça.

VBT : Une chose me tient à cœur : c'est absolument honteux comment nous tous, le monde ne rend pas hommage à Woody Allen en ce moment. À cause de #MeToo. Si un jour il meurt, on va avoir très, très honte de nous. Alors que c'est quelqu'un qui nous a tellement accompagnés toute notre existence. Une fois par an, j'allais le mercredi à 14h voir ses films – c'est vraiment des médicaments. Là, on dirait qu'on ne peut rien faire pour changer une situation pour moi inacceptable.

PA : On avait gueulé Emmanuelle Devos et moi il y a quelques mois là-dessus. C'est pas possible d'être traité comme ça. À un moment, le politiquement correct devient très incorrect. C'est un monde dans lequel je ne peux pas vivre, je suis trop vieux, ça doit être pour ça : j'ai vécu dans un monde plus libre, plus intelligent, plus imaginaire. Je ne peux pas...

♦ ENTRETIEN EN INTÉGRALITÉ SUR PETIT-BULLETIN.FR

CRITIQUE

Son compagnon venant de la quitter, Anna se trouve fragilisée. Pas les meilleures dispositions pour écrire son nouveau film, ni pour passer des vacances dans la villa de sa riche famille, entre souvenirs, fantômes et vieux différends. Et si du chaos naissait pourtant un nouvel ordre ? Sur le papier, ce film cumule les handicaps : quel intérêt pourrait-on éprouver à suivre, après *Il est plus facile pour un chameau* et *Un château en Italie*, une énième variation sur les désarrois intimes et les relations compliquées de la cinéaste avec sa fameuse sœur et le non moins célèbre époux de celle-ci, de surcroît dans leur lieu de villégiature ? Ne nous permettrait-elle pas là de satisfaire un trivial goût pour l'indiscrétion, comme si l'on feuilletait une version respectable (et autorisée) d'un magazine people ? Et cependant, on est vite gagné par cet effet de dédoublement et de distance qu'elle s'impose. Par l'emboîtement des mises en abyme et des échos rebondissant de film en film, également, d'une grande complexité théorique : les trois œuvres, indépendantes, forment un ensemble discontinu ; une chronique pirandello-proustienne où les personnages sont bien définis – l'héroïne, la mère, la sœur, le frère malade ou mort –, mais jamais identiques. Ils peuvent ainsi déployer davantage de facettes en demeurant des archétypes, à qui chaque nouvel interprète donne une nuance nouvelle. Si elle récusé le terme d'autofiction, c'est bien une extrapolation de son vécu, une extension rêvée de sa vie, s'arrêtant aux frontières du pudique. Et qui voit surtout au-delà de son nombril : *Les Estivants* prenant sa source dans Gorki n'oublie pas de traiter du doublet social maîtres/serviteurs, des oppositions "naturelles" entre les classes, jusqu'aux rapports ambigus interzones. Il s'agit donc autant d'une confession réflexive qu'un essai politique. Et c'est ainsi que Valeria Bruni Tedeschi est grande.

♦ HORAIRES ET SALLES EN P.5 À 8



Sorry To Bother You

FANTASTIQUE De Boots Riley (É-U, 1h51) avec Lakeith Stanfield, Tessa Thompson, Armie Hammer...
Cassius vit dans le garage de son oncle, accumulant les échecs sans gloire. Son destin change lorsqu'il commence à travailler pour une plateforme d'appels : il se découvre alors un pouvoir de conviction qui lui fait

grimper les échelons. Mais cette ascension a un prix moral et personnel...

À la lointaine époque où il ne se prenait pas encore trop au sérieux, Spike Lee aurait pu réaliser un film de cette trempe, empli d'un désir si intense de cinéma qu'il ne se prive d'aucune expérimentation, saute de genre en genre pour ne pas être réduit à une catégorie.

Démarrant comme une gentilette comédie suburbaine entre potes fauchés, Sorry to Bother You glisse rapidement vers une satire corrosive, sans jamais perdre sa fantaisie ni sa capacité à se renouveler : le fantastique s'insinue à la Gondry, comme une astuce esthétique, avant de devenir une composante de fond de l'intrigue.

Se déploie alors une puissante fable métaphorique pour temps de crise généralisée, une sorte d'extrapolation à peine dystopique de notre société capitaliste, laquelle, après avoir réduit à la misère les prolétaires, trouverait encore moyen de tirer des bénéfices de ce qui leur reste – la pleine jouissance de leur corps – en les asservissant. Ce néo-esclavagisme labellisé libéral, parfumé à la manipulation génétique, ne paraît même pas déraisonnable dans ce tableau global de la naïveté et du cynisme contemporains, où rien ne vient entraver la toute puissance des entreprises : l'activisme syndical finit la gueule en sang dans le caniveau. Riley décrit une fabrique du consentement et du conditionnement assez proche de celle brossée jadis par Carpenter dans le génial *Invasion Los Angeles*, et va plus loin à tous points de vues que le surévalué *Get Out* de Jordan Peele, aux thématiques connexes : l'über-exploitation de la misère. À ce coup d'essai maîtrisé du réalisateur il faut associer sa distribution : outre le charmant couple Lakeith Stanfield/Tessa Thompson, Armie Hammer (ici en patron satanique) continue de montrer l'étendue de sa gamme, Danny Glover balance une des ses répliques cultes ; quant à Steven Yeun, après *Burning*, il renoue avec un rôle de manipulateur s'insinuant sans vergogne dans une relation amoureuse. Apparemment, ça ne le perturbe pas de déranger...VR

▼ **EN SALLES** Au Cinéma Comœdia (vo)



Un grand voyage vers la nuit

DRAME De Bi Gan (Chi-Fr, 2h18) avec Tang Wei, Huang Jue, Sylvia Chang...
Dans la ville qui l'a vu naître, un homme est de retour sur les traces de son passé et de la femme qu'il a aimée. Errant dans la cité obscure, alors que se tient une étrange kermesse, il s'abandonne à ses rêves...

Le cinéma de Bi Gan fait fi de la stricte linéarité narrative, préférant composer avec la suggestion et le ressenti. Il s'agit donc pour le spectateur (d'accepter) de s'immerger dans une expérience plutôt que de suivre une trame fixe, de (consentir à) se perdre dans un faisceau d'énigmes visuelles d'autant plus déroutantes qu'elle n'ont pas forcément de réponses. C'est un peu comme soumettre les personnages schizoïdes de David Lynch à une quête langoureuse de Wong Kar-wai : on en sort cotonneux comme d'une séance d'hypnose. D'ailleurs, ce *Grand voyage...* en emprunte un peu du rituel en demandant au public de plonger dans un état modifié de conscience au mitan du film, lorsqu'il faut chausser des lunettes 3D.

Objet expérimental, installation d'art contemporain filmique, l'œuvre de Bi Gan réclame l'abandon des critères ordinaires d'appréciation. Elle peut légitimement révolter – comme le public chinois, à qui l'on avait vendu un polar ou une romance –, elle peut envoûter par son esthétique virtuose. Tout est question de compatibilité entre l'imaginaire des uns et les rêves des autres... VR

▼ **EN SALLES** Au Cinéma Lumière Bellecour (vo)

À cause des filles..?

De Pascal Thomas (Fr, 1h40) avec José Garcia, Marie-Josée Croze...
▼ Au Pathé Vaise, UGC Ciné-Cité Internationale

+ CRITIQUE SUR PETIT-BULLETIN.FR

Don't Forget Me

De Ram Nehari (Isr-Fr-All, 1h25) avec Nitai Gvirtz, Moon Shavit...
▼ Au Cinéma Opéra (vo)

Les Estivants

De Valeria Bruni Tedeschi (Fr, 2h08) avec Valeria Bruni Tedeschi, Pierre Arditi...
▼ Au Cinéma Comœdia, Cinéma Mourguet, Lumière Terreaux, Pathé Vaise, UGC Astoria

+ CRITIQUE P.4

Everybody's Talking About Jamie

De Jonathan Butterell (Ang, 2h44) avec Jonathan John McCrea, Josie Walker...
▼ Au Cinéma CGR Brignais

L'Amour debout

De Michaël Dacheux (Fr, 1h25) avec Paul Delbreil, Adèle Cseh...
▼ Au Cinéma Comœdia

L'Intervention

De Fred Grivois (Fr, 1h38) avec Alban Lenoir, Olga Kurylenko...
▼ Au Cinéma CGR Brignais, Pathé Carré de soie, Pathé Vaise, UGC Ciné-Cité Internationale

Minuscule 2 Les Mandibules du Bout du Monde

De Thomas Szabo, Hélène Giraud (Fr, 1h30) animation
▼ Au Cinéma CGR Brignais, Cinéma Comœdia, Cinéma Gérard Philippe, Cinéma Meyzieu, Cinéma Rillieux, Les Alizés, Pathé Carré de soie (2D + 3D), Pathé Vaise (2D + 3D), UGC Ciné-Cité Confluence, UGC Ciné-Cité Internationale, UGC Part-Dieu

+ CRITIQUE P.4

P'tites histoires au Clair de lune

De Miyoung Baek, Mohammad Nasser...(Cor-Iran-Angl, 39 min) animation
▼ Au Cinéma Comœdia

+ CRITIQUE SUR PETIT-BULLETIN.FR

Pearl

De Elsa Amiel (Fr, 1h22) avec Julia Förö, Peter Mullan...
▼ Au Cinéma Lumière Bellecour

+ CRITIQUE SUR PETIT-BULLETIN.FR

Si Beale Street pouvait parler

De Barry Jenkins (ÉU, 1h57) avec KIKI Layne, Stephan James...
▼ Au Cinéma Comœdia (vo), Lumière Terreaux (vo), Pathé Bellecour (vo), UGC Ciné-Cité Confluence (vo)

The Place

De Paolo Genovese (It, 1h49) avec Valerio Mastandrea, Marco Giallini...

▼ Au Cinéma Opéra (vo)

+ CRITIQUE SUR PETIT-BULLETIN.FR

Ulysse & Mona

De Sébastien Betbeder (Fr, 1h22) avec Manal Issa, Eric Cantona...

▼ Au Cinéma Lumière Bellecour (vo)

CHOUX BLANC
OIGNON BLANC
OIGNON JAUNE
POMME
OIGNON ROUGE
CHOUX ROUGE
SALADE

Consommez local...

Quelle que soit la recette, nous nous fournissons chez des producteurs locaux pour en garantir la fraîcheur.

YAAFA TERREAUX
17 rue d'Algérie
69001 LYON

YAAFA RÉPUBLIQUE
19 rue Thomassin
69002 LYON

YAAFA MONPLAISIR
186 av. des Frères Lumière
69008 LYON

Un vrai plaisir, à déguster sur place ou à emporter !

GAGNEZ

**10X2 PLACES POUR
L'AVANT PREMIÈRE
DU FILM REBELLES**



**Lundi
4
Février
20h30**
PATHÉ BELLECOUR

**TÉLÉPHONEZ LUNDI 4 FÉVRIER
DE 12H À 12H10 AU 04 72 00 10 20**



**LE PETIT
BULLETIN**

THÉÂTRE UNE MEUTE DILUÉE

Dans un travail plus concret que le précédent (*Nos cortèges*), Perrine Gérard et Julie Guichard livrent un spectacle intéressant sur la réhabilitation d'un ancien prisonnier mais alourdissent ce récit par trop d'à-côtés factuels.

PAR NADJA POBEL

Dans Meute, il est question de « fiction renseignée (car elle n'est pas documentaire) » selon l'autrice Perrine Gérard. Et effectivement, ce qu'elle a choisi de présenter est la façon dont les citoyens condamnent un coupable que la justice a déjà puni. Ainsi Damien sort de dix ans d'emprisonnement pour avoir causé intentionnellement un incendie dans une bibliothèque ayant entraîné la mort de deux personnes. Dans sa bourgade, il n'est plus le bienvenu et une vengeance se foment contre lui. Son père sera tué lors de cette rixe.

Outre ce récit-là, c'est toute la cohorte de la société qui nous est montrée : la police, les médias affamés des chaînes d'info en continu, le milieu politique, la justice. Dans un plateau qui paraît trop grand et froid, six comédiens campent une trentaine de personnages et, du bureau de police au box des accusés en passant par un espace extérieur, le défi de la metteuse en scène Julie Guichard (membre du Cercle de formation et de transmission du TNP) semble être de créer une fluidité entre tous ces lieux. Elle y parvient en les faisant se confondre. Le propos ici n'est pas d'être à tout prix dans le réel mais de transformer cette écriture en un objet singulier.

IMMOBILE

Les comédiens tentent aussi de prendre de la distance avec la réalité : dès l'ouverture, ils présentent une chorégraphie intrigante avec leurs mains notamment. Mais cette forme d'étrangeté est trop rare (quoique l'élément météorologique inattendu de la neige en été soit très malin) et la pièce souffre vite d'une lourdeur certainement imputable à un texte



qui veut tout dire de ce fait divers. Or les personnalités politiques (réunion municipale, intervention d'un député...) semblent en trop, car c'est par ce biais que transitent des interrogations qui auraient gagné à rester muettes (la surpopulation carcérale, la radicalisation en prison, le terrorisme) : le réel annone. Et c'est lorsque le récit fictionnel s'installe vraiment qu'automatiquement le jeu décolle comme lors de la répétition de l'agression un soir de fête nationale, qui donne lieu à une scène très rythmée, à travers même les cour-sives du TNP. Le théâtre devient alors l'endroit d'une vie palpable, de même qu'avec l'utilisation à bon escient des micros HF et de la spatialisation du son. Quasiment tous issus de l'ENSATT, les membres de cette compagnie du Grand Nulle Part vont peut-être resserrer leur travail autour de leurs personnages principaux. La pièce durait 2h30 à la première et déjà quinze minutes de moins le lendemain...

MEUTE

Au TNP jusqu'au vendredi 8 février

Photo : © Stéphane Rouaud

Théâtre

Les beaux ardents

Love story vénitienne

www.karavan-theatre.fr / 50, rue de la République - Chassieu

Vendredi 8 février 2019
20h

le Karavan

JEUDI 31 JANVIER • 19H30

LES MISÉRABLES

Cie Karyatides

PRIX DU PUBLIC FESTIVAL OFF D'AVIGNON
COUP DE FOUDE DE LA PRESSE
PRIX DE LA CRITIQUE

LE POLARIS • CORBAS
SCÈNE RÉGIONALE

04 72 51 45 55 • www.lepolaris.org

SEUL-EN-SCÈNE BONTÉ PAS SI DIVINE

Avec *Une étoile pour Noël*, l'auteur, metteur en scène et comédien Nasser Djemaï livre un seul-en-scène survolté et drôle au sous-texte percutant.

PAR AURÉLIEN MARTINEZ

Une étoile pour Noël ou l'ignominie de la bonté : voilà qui est on ne peut plus clair. Nasser Djemaï ne masque pas le propos qui l'anime en l'affichant clairement dans le titre de son spectacle. C'est en partie son histoire : celle d'un gamin que la grand-mère d'un de ses camarades de classe a décidé de prendre sous son aile pour l'élever, « pour en faire une personne modèle. C'est vraiment comment faire en sorte, avec la plus grande bonté et le plus grand amour sincère, que ce petit soit à l'abri de tout. C'est toute l'ambiguïté de la bienveillance : comment on projette des choses par rapport à soi. »

Une étoile pour Noël, c'est surtout l'histoire de Nabil, gamin sans histoire mais aux hautes ambitions qui croisera sur son chemin divers visages d'une société peu reluisante malgré les sourires et les bons sentiments de ceux-là même qui « pensent avoir la vérité ».

ÉNORMÉMENT ROMANCÉ Nabil, c'est joli comme pré-



© Jessica Calvo

nom mais bon, comment réussir dans la vie avec ce handicap ? Alors que Noël, c'est tellement plus acceptable. Et ces cheveux, non, vraiment, ce n'est pas possible... « Le point de départ est autobiographique, mais c'est finalement énormément romancé. Du coup, un jour, j'ai imaginé : on prend un petit Nabil, un petit Malik, un petit Kader et on fait tout pour lui enseigner les valeurs qui feront de lui un citoyen modèle, jusqu'à qu'il renie même sa religion. Qu'est-ce qui se passe ? »

Nasser Djemaï a visiblement pris beaucoup de plaisir à croquer les différentes personnalités du spectacle, dont en premier lieu la grand-mère pleine de bonté. Une grand-mère qui, malgré des actes ahurissants, n'est pas

violemment condamnée dans le texte. Car, chez Nasser Djemaï, il n'y a pas de position moralisatrice hautaine qui dénoncerait frontalement une situation, sans aucune subtilité. « Parce que c'est trop facile de dire que les méchants sont d'un côté et les gentils de l'autre. C'est trop facile de faire de la grand-mère une sorcière et de Nabil une petite victime. On est tous pétris de contradictions. Par exemple, moi, il y a des choses dans mes origines sociales, ethniques et religieuses qui m'insupportent complètement, qui ne demandent qu'à être interrogées. » La figure du père est d'ailleurs elle aussi pétrie de contradictions. « Il pousse son fils à ne pas devenir comme lui. Il lui transmet son complexe, en partant du principe qu'il ne peut rien lui donner. À travers lui, on reconnaît tout le travail d'infériorisation des colonies. »

UNE ÉTOILE POUR NOËL OU L'IGNOMINIE DE LA BONTÉ

Au Théâtre de Villefranche le jeudi 7 et vendredi 8 février à 20h30

lyon ✂ bière festival #4

*édition
tout
terrain

DÉGUSTATIONS
VENTES
CONFÉRENCES
ANIMATIONS
BIÈRES &
GASTRONOMIE
STREET
FOOD
ESPACE
KIDS

27.28
avril '19
à la
sucrière

LA SUCRIÈRE 49-50 QUAI RAMBAUD - LYON 2
SAMEDI > 12H-00H / DIMANCHE > 12H-19H
PRÉVENTE 6,5€ / SUR PLACE 8€
LYONBIEREFESTIVAL.FR

Rue89Lyon

BIER
ONOMY

LE PETIT BULLETIN

FRANCE
BIÈRES
groupe

VAAFA

RESILLEN

NINKASI

LABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ

INDIE ROCK COMBAT ROCK

Figure trop méconnue du rock indé américain, Thalia Zedek c'est près de quarante ans d'activisme musical et une intensité jamais mise en berne. Comme le prouve son dernier disque en date, en livraison live au Sonic.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

Fighting season, voilà un titre qu'on pourrait dire... de saison.

C'est celui du dernier album de la dénommée Thalia Zedek et de son Band, sorti au début de l'automne dernier avant même que ne se mette en branle cette « guerre des pauvres » – pour reprendre le titre un tantinet allégorique du dernier livre d'Éric Vuillard –, qui a donné comme une fièvre jaune à notre pays sans doute un peu trop confit dans ses vapeurs tièdes de start-up nation. Or, quand on connaît la dame, qui colle sur ses disques des stickers « FCK NZS » (il suffit de rajouter des voyelles pour se faire une idée), la chose est totalement raccord avec toute idée de lutte, politique ou pas d'ailleurs. L'ennui sans doute, c'est qu'on ne la connaît pas cette dame, au sens de « pas assez », passée qu'elle est sous trop d'aveugles radars malgré une carrière longue comme le bras et une hyperactivité musicale notoire.

Car depuis le début des années 80, Thalia, qui achève sans en avoir l'air sa cinquième décennie, a sévi au sein de groupes aussi gentiment cultes qu'Uzi ou Live Skull avant de se joindre à un certain Chris Brokaw – guitariste et batteur d'un



Une fleur, et aussitôt la vie sourit

groupe Codeine, dont la musique avait la particularité de faire le même effet que la substance que décrit son nom – pour fonder Come, sorte de fusion fiévreuse entre les univers des deux protagonistes : dévoilant son flegme comme une manière de colère rentrée et sa rage comme politesse de la désinvolture. Puis encore, le lapidaire E, dont la dernière saillie fut publié l'an dernier.

ÉTATS D'ÂMES & GRAVATS

Tout au long de cette carrière, souvent chaotique, résolument influente (Cat Power et Shannon Wright lui en doivent un, c'est à peu près certain) et poursuivie en solo – charbonnant au passage sur des reprises poignantes du You're a big girl now de Dylan et du Candy says de Lou Reed – Thalia Zedek fait émerger une parole et surtout une voix

singulière. Intranquille. Toujours sur le point de déborder du cadre, de sortir de son lit tel un torrent charriant des états d'âmes comme on charrie des gravats – des plaintes qui ne sont pas sans rappeler le regretté et bouleversant Vic Chesnutt. C'est toujours le cas avec son Band, renforcé pour cette « saison de combat » par le Dinosaur Jr. Jay Mascis et Brokaw, en un mélange d'aspect mal assuré de folk, de blues et de rock déglingué presque post, toujours en mode feu intérieur, l'âme sur un tapis de braise, qui annonce au détour d'un titre, War not won, éternellement prophétique, que la guerre n'est pas terminée. Sans blague.

▼ **THALIA ZEDEK
+ BERCEAU DES
VOLONTÉS SAUVAGES**

Au Sonic le samedi 2 février

HOUSE MUSIC

JOE CLAUSSELL TRANSCENDE LES NUITS

Joe Claussell, grand nom de la house nation, s'arrête au Petit Salon ce week-end pour quatre heures de set : communion conseillée.

PAR SÉBASTIEN BROQUET

Voici venir l'une des grandes, très grandes figures de la house nation qui s'approche pour prendre possession quatre heures durant des platines du Petit Salon : Joe Claussell, s'il n'est pas le nom le plus connu du grand public, en est certainement l'un des plus chéris par les férus de la culture club originelle, celle héritée du Loft de Mancuso, du Paradise Garage de Larry Levan. Ou - dans une moindre mesure évidemment - à Lyon, celle des aficionados de L'Ambassade, ce petit club où transpire le feeling soul et où se retrouvent les esthètes au son d'un Manoo qui, point de hasard ici, est à l'affiche également de cette même soirée.

Mais reprenons le fil du récit : Joe Claussell vient de Brooklyn, à New York, où son enfance n'est pas très joyeuse - sauf lorsqu'il colle son oreille au transistor. L'arrivée de la house en 1988 le propulse dans un univers où il trouve immédiatement sa place : par la danse, d'abord, à l'Inferno, ou bien sûr au suscit Paradise Garage. Alors ébéniste reconnu, il brûle le dancefloor la nuit venue. Avant de commencer à fréquenter Dance Tracks, un magasin de vinyles où il finira par bosser - et se faire un nom par ses sélections. Et du coup attirer à lui Larry Levan, le DJ résident du Paradise Garage, mais aussi la légende Frankie Knuckles ou encore Louie Vega qui viennent l'écouter mixer au shop.



Oui, il va envoyer du bois

Mais Claussell – une autre époque – refuse toutes les propositions de set en soirées... Jusqu'à ce que François Kevorkian le persuade de venir passer des disques à l'anniversaire de Levan. Sa carrière, cette fois, est lancée. Et Kevorkian ne le lâchera plus : ensemble, avec Danny Krivit, ils lanceront quelques années plus tard la mythique fête dominicale Body & Soul, où la house est spirituelle, soulfull, électronique, percussive... Un art mais aussi une philosophie de vie que Claussell va traduire sur disques en créant deux labels, Spiritual Life et Sacred Rhythm Music. Et par des sets à rallonge (quatre heures, c'est peu pour lui) tout autour du monde.

▼ **JOE CLAUSSELL + MANOO
+ ROMANESQUE**

Au Petit Salon le samedi 2 février

Le Shakiramisu vous rendra loca loca loca...

LA RECETTE EST DANS
BRAISE-MOI MANUEL
DE CULTURES QUEER
DANS LA CUISINE

DISPONIBLE SUR :
HETEROCLITE.ORG

HÉTÉ
ROC
LITE

Son père était ami avec François Berreur (metteur en scène et cofondateur des éditions Le Solitaire intempéstif), mais c'est une anecdote qui les fait rire quand ils se croisent aujourd'hui. Son attrait pour le théâtre puise plutôt ses racines dans une MJC vaillante de Lons-le-Saunier. Baptiste Guiton a alors essayé tous les sports mais rien ne le canalise. Le théâtre sera sa voie dans son Jura natal. Durant ses années d'école primaire, à raison de deux fois trois heures par semaine, il apprend et joue en fin d'année devant des comités d'entreprise dans une salle de 400 places ! « Notre professeur était spécialiste des contes et fables, écrivait des pièces sur Merlin l'enchanteur ou d'après La Fontaine... ». Le gamin joue avec une troupe d'ados, d'adultes car tous les groupes se mélangent et les voici une cinquantaine en coulisse. Cet esprit de collectif ne le quittera pas.

Son grand souci est de faire entendre des textes contemporains, trop peu visibles selon lui dans les théâtres

Sa formation se poursuit au lycée, dans une filière littéraire qui le pousse au lycée climatique (à la base, pour ceux qui souffrent de problèmes ORL, pulmonaires...) de Salins-Bains, en pension pour suivre l'enseignement d'un des pionniers de cette filière ex A3, Yves Courty. Véritable socle pour diffuser une culture théâtrale, cette formation est une étape majeure dans le parcours de Baptiste Guiton. « En seconde, Courty nous met la BD d'André Degaine sur l'histoire du théâtre dans les mains et hop, interro la semaine suivante, on bouffe de la décentralisation dès le début ». Et c'est précisément de cette particularité française qu'hérite Guiton en faisant ses premières découvertes au CDN de Besançon, très marqué par Jean-Luc Lagarce ou à la Scène nationale du Jura et au Théâtre de Bourgogne à Dijon, créé par Jacques Fornier.

Mais au-delà de la rencontre avec les œuvres de Bernard-Marie Koltès, Philippe Minyana, Howard Barker ou Tadeusz Kantor, Baptiste Guiton se souvient d'avoir « baigné » dans cet apprentissage avec ses camarades : « le soir, on jouait de la guitare, du djembé, on répétait... c'était une petite communauté. J'aimais la scène pour cette exaltation ». Et ce dernier mot prononcé dans le flot n'est pas anodin. Exalté est le nom de la compagnie qu'il a montée en 2012. Pour l'heure, cette période lycéenne est déterminante, admet-il sans ambages. Il veut jouer mais ne croit que l'on peut devenir comédien qu'au TNS ou à Paris. Il ira à Strasbourg faire une prépa lettres et est admis au stage d'entrée au TNS. Mais ne va pas plus loin.

Passage par Lyon et La Scène sur Saône une année avant un cap vers Saint-Étienne, dans cette école de la Comédie qu'il intègre à vingt ans en 2005. C'est là qu'il découvre la mise en scène à l'occasion d'un premier travail avec des acteurs de Casablanca qui viennent dans la Loire. Il monte *Souffles*, adapté de Rimbaud et *Shéhérazade* d'Abdellatif Laâbi. Hasard : les comédiens marocains sont des stars dans leur pays et lorsque cet échange se déplace au-delà de la Méditerranée, les frenchies sont émerveillés. « Le spectacle était très mauvais mais c'était une expérience de dingue ». Dès lors, Baptiste Guiton sait qu'il n'appréhendera pas le théâtre que par le jeu.

Il se trouve, au sortir de l'école, embarqué un an dans *L'Opéra de 4* sous de Johanny Bert et Philippe Delaigue mais la section "mise en

BAPTISTE GUITON

JOUER COLLECTIF ET CONTEMPORAIN

Alors qu'il crée *Après la fin* de Dennis Kelly au TNP cette semaine, le metteur en scène Baptiste Guiton s'attelle depuis dix ans à ne monter que des auteurs vivants pour raconter au mieux son époque. Rencontre au soir d'une journée où le théâtre du Point du Jour s'est refusé à lui.

PAR NADJA POBEL



scène" de l'ENSATT est désormais pilotée par Alain Françon et Christian Schiaretti. Guiton veut en être. Il replonge dans les études et fera partie de cette promotion (entièrement masculine) de quatre.

SCHIARETTI EN PROTECTEUR

C'est avec *Lune jaune - La Ballade de Leila et Lee* de David Greig qu'il apparaît au TNP en 2014. Schiaretti est protecteur, l'accueillant dans ce CDN qu'il dirige jusqu'à la fin de l'année. Il lui confie un poste important d'assistant à la mise en scène sur *Une saison au Congo*, après

l'avoir laissé approcher *Mai juin juillet* et ses Strindberg. Et l'intègre à ce Cercle de formation et de transmission mis en place en 2017. Guiton est avec Louise Vignaud, Maxime Mansion et Julie Guichard en apprentissage, encore. Car, outre la création et programmation de leurs spectacles, ils se familiarisent avec le fonctionnement total de ce type de lieu. Persuadé qu'il faut un outil pour bien travailler, il a postulé avec Pauline Laidet à la direction du théâtre du Point du Jour. Sans succès. « Maintenant, il faut réinterroger le théâtre des Ateliers, dit-il, et poser la question aux tutelles

BAPTISTE GUITON EN 7 DATES

1985 : Naissance

2005-2008 : École de la Comédie de Saint-Étienne

2009-2012 : ENSATT section mise en scène

2012 : Création de la compagnie L'Exalté

2015 : *Cœur d'acier*

2018 : Re-création *Le Groenland*

2019 : *Après la fin*

de comment et pourquoi s'est faite cette fusion avec le TNG. Bien sûr il y a des résidences, il s'y passe des choses, mais il s'agit d'un théâtre, pas d'un lieu de répétitions. »

Son grand souci est de faire entendre des textes contemporains, trop peu visibles selon lui dans les théâtres. Seule Pauline Sales co-dirige avec Vincent Garanger un CDN (Vire). C'est en cela aussi qu'il se sent proche de sa génération : Julien Gosselin « celui peut-être qui sait le mieux lire », Maëlle Poésy, Mariette Navarro...

AUTEURS VIVANTS

En 2015, Guiton montait *Cœur d'acier* de Magali Mougel. La mise en scène, soulignons-nous à l'époque, était trop sage pour ce texte sur la douloureuse fermeture des hauts-fourneaux à Florange mais pour Guiton « ce qu'elle dit des ouvriers, je ne le retrouve pas dans le théâtre classique » précisant également : « j'aime jouer Andromaque mais je m'ennuie en tant que metteur en scène avec cette tragédie. Je n'ai pas cette conviction qu'il faut monter des classiques pour parler d'aujourd'hui, confie-t-il encore, sauf peut-être la tragédie grecque - je monterai un jour Eschyle - ou sauf à être Ostermeier qui n'a monté que des auteurs contemporains durant ses premières années et peut aujourd'hui faire un *Richard III* insolent car il travaille depuis vingt ans avec les mêmes acteurs. »

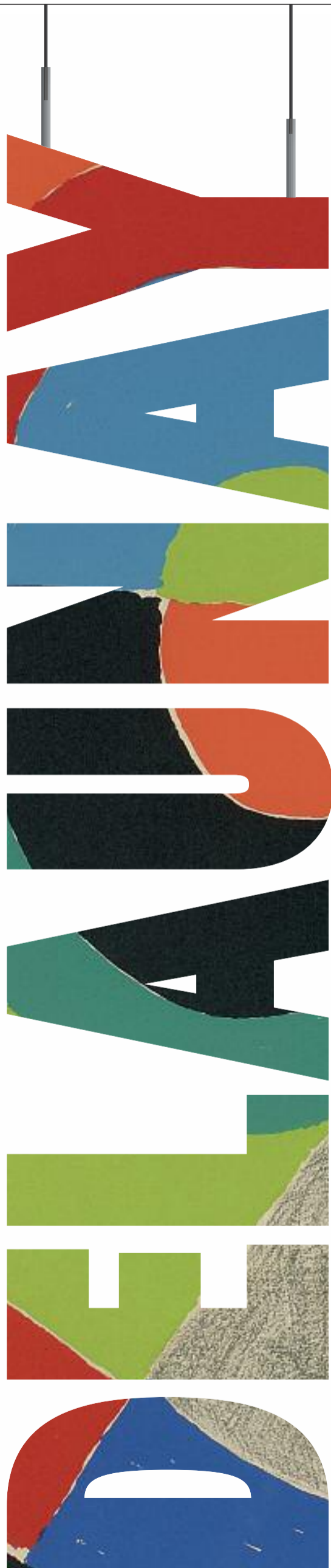
Lui a ensuite travaillé sur *Mon prof* est un troll, une version survitaminée et trop grand-guignol de ce texte jeune public du Britannique Dennis Kelly. Au-delà du résultat stricto sensu, c'est aussi une expérience de travail avec les Tréteaux de France qui l'enrichit. Encore le collectif...

L'an dernier, il remontait *Le Groenland* fable contemporaine douce-amère et sobre de Pauline Sales. Son travail de création de fictions radiophoniques pour France Culture lui laisse tout de même le temps de poursuivre son compagnonnage avec Dennis Kelly avec *Après la fin* qui évoque la vie après un choc nucléaire. « C'est une langue qu'on n'entend pas en France. Il travaille sur les scories, la terreur, l'humour, nos peurs post-attentat ».

L'an prochain, il reviendra à David Greig pour *Dunsinane*, une suite de *Macbeth* où il est question d'ingérence politique. Comme pour *Après la fin*, la création aura lieu au Théâtre de Vénissieux auquel il est associé jusqu'en 2021. Toujours creuser cette veine qu'il défend depuis ses débuts : « J'aime la douceur, je ne suis pas là pour que les gens repartent avec les accoudoirs dans les mains. Ça m'intéresse de voir ce type de théâtre, mais je suis incapable de le faire. En revanche, j'aime bien ces auteurs contemporains qui reprennent les fables, les grandes mythologies et les mettent en perspective d'un rapport politique et social contemporain dont on doit investir le champ esthétique. »

▶ APRÈS LA FIN

Au TNP jusqu'au jeudi 21 février

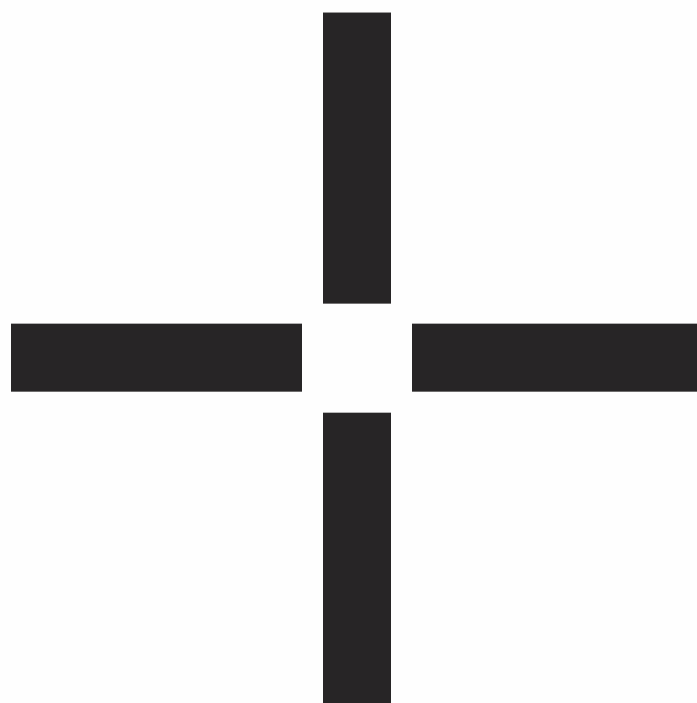


Sonia Delaunay,
Fabri (détail), 1972. Sérigraphie sur papier.
Collection MAMC+.
Photo : Yves Bresson/MAMC+ © Pracusa S.A.



MUSÉE D'ART
MODERNE ET
CONTEMPORAIN
SAINT-ÉTIENNE
MÉTROPOLE

VENEZ EN VOIR



Création graphique : Alao



SÉM
SAINT-ÉTIENNE
la métropole